

La Cane

plume des effronté-e-s



L'ÉCOFÉMINISME





ÉDITO

La notion d'écoféminisme n'est pas très répandue en France. Dans les années 70, Françoise d'Eaubonne animait un groupe « Ecologie et Féminisme » au sein du Mouvement de Libération des Femmes.

Elle a ensuite fondé une association du même nom qui n'a malheureusement pas perduré. Il faut dire qu'à cette époque les féministes n'avaient pas forcément un grand intérêt pour l'écologie et, à l'inverse, une part des écologistes étaient plutôt machistes.

D'un autre côté, si l'écoféminisme est presque une évidence pour les femmes des pays pauvres ou en voie de développement – puisque les femmes sont souvent chargées de l'agriculture, entre autres – il l'est moins pour les femmes des pays dits « du Nord ».

Doit-on pour autant en déduire que l'écoféminisme n'existe pas en France ? Non ! Beaucoup de personnes ne qualifiant pas (encore) leur convictions d'écoféministes sont pourtant à la fois écologistes et féministes. Reste alors à faire le lien entre les deux, à prendre conscience des similitudes entre ces deux combats et à encourager la convergence de ces luttes.

Être écoféministe, en France, au XIX^{ème} siècle, c'est porter à la fois les revendications féministes et écologistes, c'est prendre part aux manifestations des un-es et des autres, c'est savoir que la révolution écologiste ne se fera pas sans la révolution féministe.

par Camille Bernard

ÉDITO2

C'EST QUOI LE RAPPORT ?

- La souveraineté alimentaire.....3
- + d'abeilles, moins de bébés ?.....4
- Femmes et changement climatique.....5

HISTOIRE ET ANALYSES !

- Quelques dates écoféministes.....6
- Féminisme et antisépécisme.....7
- Une spiritualité féministe.....10
- Écologie, capitalisme et patriarcat.....11

Les effronté-e-s Paris organisent

Les Cafémnistes, débats sur des thématiques que vous choisissez, au Café Le lieu dit : 6 rue Sorbier 75020

Des réunions mensuelles tous les premiers samedi du mois au 4 Rue Titon 75011



Il s'agit d'un mouvement politique qui s'est déroulé principalement aux États-Unis dans les années 80. Pendant une dizaine d'années, des centaines de femmes, féministes, pacifistes, anarchistes et antinucléaires ont organisé des blocages de centrales, des sit-in, des camps. Le plus grand camp écoféministe contre l'installation de missiles nucléaires à Greenham Common, en Angleterre, a duré de 1981 à 2000, soit près de vingt ans !

Émilie Hache - Maitresse de conférence au département de philosophie de l'université Paris-Ouest-Nanterre-La Défense ; Spécialiste en philosophie pragmatique et en écologie politique.

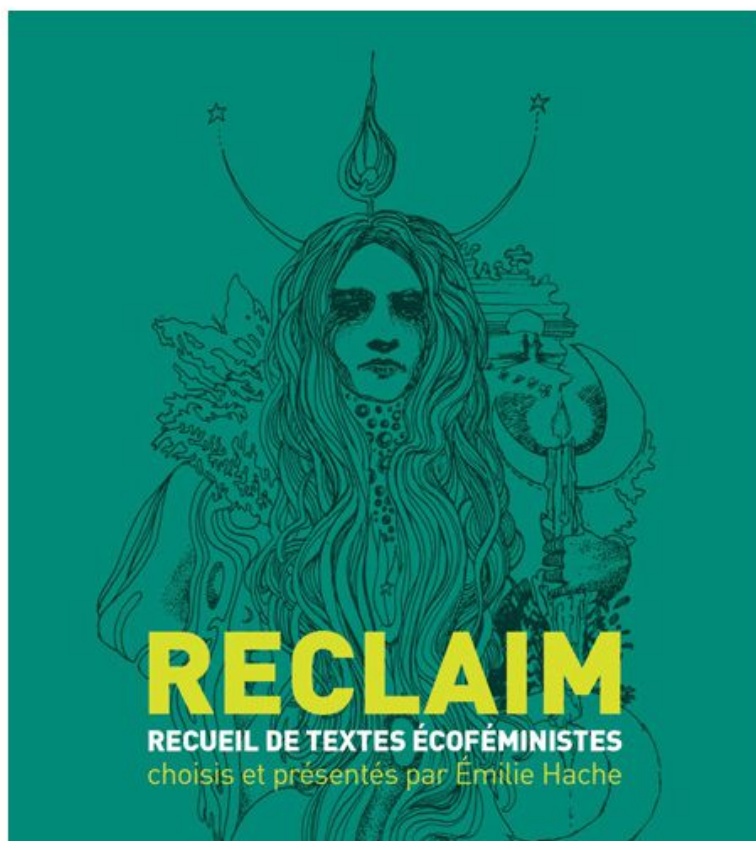
En entrant en dette écologique envers notre planète, l'Humanité sacrifie l'unique écosystème compatible avec la vie humaine. En somme, l'humanité se suicide !

Le rapport du GIEC de novembre 2014 prévoit un processus bientôt irréversible de destruction de notre terre, comme nous le montrent déjà les phénomènes de montée du niveau de la mer, de réduction de la biodiversité, de désertification, de pollution de l'air, d'événements climatiques intenses, de bouleversement des saisons, bref du dérèglement climatique.

Le bilan s'aggrave de jour en jour avec la consommation continue des énergies fossiles, les déforestations, la marchandisation de la nature, la privatisation via les fonds d'investissement et les multinationales des terres cultivables, de l'accès à l'eau et aux semences. Or, sur le terrain de ces luttes,

nous pouvons facilement observer que les femmes sont particulièrement investies, non pas du fait d'une connexion mystique à la terre ou d'un quelconque instinct féminin, mais parce qu'elles ont été patriarcalement désignées depuis des siècles comme responsables de la survie des communautés et de l'équilibre familial. Ce qui les pénalise d'ailleurs assez fort, puisqu'on leur impose traditionnellement la prise en charge bénévole de tous les soins à apporter aux enfants, aux personnes âgées ou dépendantes lorsque aucun service public ne s'y attelle.

Du fait de ces activités traditionnelles qui favorise leur conscientisation, les femmes sont très engagées dans les mobilisations contre l'exploitation des mines d'or en Chalchidique, pour la défense des sources d'eau au Brésil, contre l'agriculture intensive ou la privatisation des ressources, car elles sont en première ligne pour observer les phénomènes de désertification ou



"Reclaim, recueil de textes écoféministes"
(2016) textes choisis et présentés par Émilie Hache
postface de Catherine Larrère
Collection Sorcières, Cambourakis



d'érosion de la biodiversité. C'est donc avec des radicalités concrètes qu'elles élaborent des réponses. Ce sont des femmes japonaises qui ont lancé les AMAP dans les années 60. En Grèce, elles organisent des cuisines collectives pour lutter contre la pauvreté. Enfin, elles sont très engagées pour le principe de "souveraineté alimentaire" !

Késako ? C'est un concept souvent défendu par les altermondialistes, dont l'idée principale est de défendre le droit des populations locales à définir les politiques agricoles et alimentaires les mieux adaptées pour elles. Cela va donc globalement concerner des enjeux tels que la quantité d'aliments disponibles, l'accès des populations à ceux-ci, l'agriculture bio, les conditions sociales et environnementales de production, l'accès équitable à la terre pour les paysan-es pauvres, leur autonomie, ou encore le soutien à une agriculture de proximité, familiale, face à l'agriculture industrielle de grande échelle. À noter évidemment le contexte historique et postcolonial où quelques pays du nord ont acquis des terrains et des ressources dans les pays du sud, au détriment des autochtones et des petit-es paysan-es aujourd'hui encore expulsé-es de leurs terres : entre 2000 et 2011, l'accaparement des terres concernait 203 millions d'hectares, dont les trois quarts en Afrique subsaharienne, qui a fait l'objet de négociations entre investisseurs privés et les États.

+ D'ABEILLES, MOINS DE BÉBÉS ?

Par Noé Vidal-Giraud

La planète meurt et les listes de gestes écolos fleurissent : opter pour les ampoules basse consommation, éviter les emballages, réduire sa consommation de viande. Juste assez contraignant pour donner l'impression de faire un effort. Mais ces petits gestes ne servent presque à rien. C'est feel good, mais c'est trop peu. Le vrai problème sur terre, c'est nous dans le cadre d'une société capitaliste. La pilule est amère, mais il y a trop d'humains compte tenu du modèle économique et politique où nous vivons. Il faut ou bien abolir la société de consommation, ou arrêter de faire des enfants. Le problème quand on fait un enfant, c'est qu'on fait aussi un adulte qui consommera, voyagera et polluera. Certains mouvements mettent les pieds dans le plat : les Childfree ou le VHEMT (Voluntary Human Extinction Movement) autour d'une idée commune : ne pas faire d'enfant est un droit, voire un devoir.

Dans nos sociétés patriarcales, on attend des femmes qu'elles enfantent. « T'inquiète pas, ça viendra ! » s'entendent dire toutes celles qui affirment qu'elles ne veulent pas être mères : Elles sont encore considérées comme des usines à bébés, réduites à une vie en trois périodes : filles (avant la puberté), femmes (quand elles peuvent faire des enfants), vieilles (ménopausées). Le hic ne vient pas des bébés eux-mêmes : des pays connaissent des taux de natalité très forts (7,1 enfant par femme au Niger) et polluent beaucoup moins que les pays du Nord à la natalité moyenne de 1,5 enfant par femme. Cependant, si toutes les femmes du monde avaient le droit de contrôler leur fécondité, la planète respirerait un peu mieux. Mais attention à ne pas donner le droit à certain-es de fonder des familles, à d'autres pas. Pour la petite histoire, en France, quand le droit à l'avortement était interdit dans l'Hexagone, des avortements et des stérilisations forcées étaient infligés aux femmes à la Réunion. Et alors que l'on n'avait théoriquement pas le droit de promouvoir la contraception, il y avait d'énormes campagnes publicitaires financées par l'État dans les DOM-TOM pour la promouvoir.

5

Bref, la souveraineté alimentaire, c'est tout simplement le droit de décider ce que l'on met dans nos terres, dans nos assiettes et donc dans nos corps. C'est aussi le fait de mettre les acteurs-trices les plus légitimes, les personnes qui sèment, qui récoltent, qui préparent les aliments et qui les distribuent, aux manettes de la chaîne de production alimentaire à la place des marchés et des entreprises. Or cette chaîne est extrêmement féminisée. La semence, la récolte, le travail non rémunéré de préparer les aliments et de faire les courses, incombent très majoritairement aux femmes. Dans les pays du Sud, 80% des personnes qui collectent l'eau, connaissent les semences, les sélectionnent et produisent cette nourriture via les cultures vivrières sont des femmes qui possèdent en revanche très peu de terres, détenues le plus souvent par des hommes et des marchés. Les femmes pauvres des zones rurales et les "indigènes" sont les plus exploitées par ce système qui, en quête de ses profits, exploite la fragilité des droits des travailleur-ses et la rareté des ressources qu'il monopolise.

Si les multinationales ont souvent l'appui des gouvernements pour défendre leurs intérêts égoïstes, déforestations, barrages en Amazonie, en Inde et en Chine, les femmes, elles, ne peuvent compter que sur leurs luttes. Il y a donc de quoi s'indigner qu'en tant que premières affectées, premières mobilisées sur le terrain, elles sont le plus souvent écartées des négociations, au moment des COP notamment, et des groupes de travail scientifiques très majoritairement menés par des hommes. D'autant que les mobilisations pour défendre les biens communs, un autre modèle de société, la relocalisation de l'économie, les énergies renouvelables, la régénération de milieux dégradés ou la fin des grands projets inutiles, se confrontent très vite à des lobbys très puissants ! Le renforcement d'un mouvement féministe et écolo à la fois s'imposera à nous de façon de plus en plus urgente dans les années à venir.

Femmes et changement climatique *par Florence Gomi*

Les femmes sont particulièrement touchées par les conséquences du changement climatique

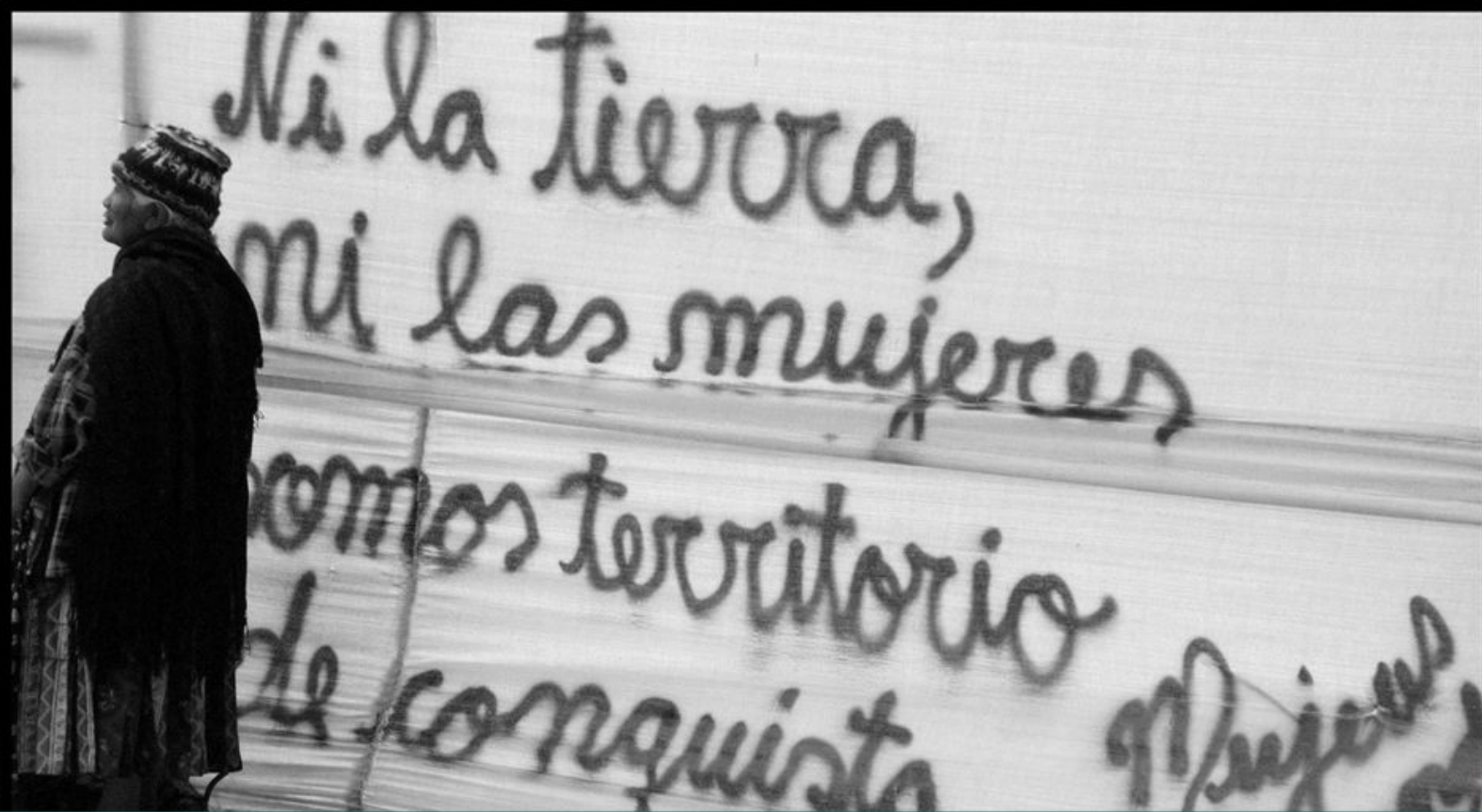
La question de genre est au centre de toutes les réflexions sur les conséquences du changement climatique. Dans les régions du monde les plus touchées, 70% des femmes travaillent dans le secteur agricole. Elles représentent également 70% du 1,3 milliard de pauvres dans le monde, et vivent plus fréquemment dans des zones vulnérables aux inondations, à l'élévation du niveau de la mer et aux tempêtes. En France, les salariées agricoles sont 635 000. 120 000 exploitations agricoles représentant une surface totale de 38 ha sont gérées par des femmes, mariées ou en concubinage. Sachant que dans notre pays, la côte de la Nouvelle-Aquitaine est exposée potentiellement à l'élévation du niveau de l'océan dû au changement climatique.

Au niveau mondial, les catastrophes naturelles ont des conséquences importantes sur les femmes en raison de l'inégalité d'accès aux ressources, à l'éducation, aux possibilités d'emploi et aux droits fonciers. Les effets désastreux du

changement climatique dans les zones les plus vulnérables créent des menaces sur la santé, la perte de moyens de subsistance, des déplacements de population, des violences de genre comme l'exploitation sexuelle. Le saviez-vous, qu'au moment du Tsunami de 2004, il y avait eu deux fois plus de mortes que de morts ? Vu qu'on apprend moins aux femmes à nager ou à conduire. Une inégalité renforcée par une insuffisante élaboration, planification et mise en œuvre des politiques en matière de climat.

Les États et la Commission européenne sont invitées à sécuriser les migrations de femmes et des jeunes filles, et à leur assurer un accueil respectueux. Il conviendrait d'une part d'augmenter la part de financement à l'échelle mondiale des projets alliant droit des femmes et changements climatiques, et d'autre part les ressources humaines devraient augmenter pour garantir les objectifs de développement durable.

C'est la volonté de la société civile et la prise de conscience qui sont urgentes !



QUELQUES DATES ÉCOFÉMINISTES *par Camille Bernard*

1974 : Françoise d'Eaubonne invente et écrit pour la première fois le mot « écoféminisme » dans son ouvrage « Le féminisme ou la mort ».

1973-1980 : Des villageois-es indien-nes se sont opposé-es à la déforestation en encerclant les arbres de leurs bras afin d'empêcher leur coupe. Ce mouvement, à l'origine ni féministe ni écologiste, est régulièrement associé à l'écoféminisme car les femmes y ont joué un rôle important.

1977 à aujourd'hui : Les femmes kenyanes ont la charge de collecter le bois, le fourrage pour les animaux et de nourrir les membres du foyer. La déforestation les force à se déplacer toujours plus loin pour chercher ces ressources : un temps perdu qu'elles n'emploient pas à se former ou à participer aux décisions politiques. Pour y remédier, Wangari Maathai a proposé de planter des arbres en périphérie des villages, créant ainsi des « ceintures vertes ». À ce jour, plus de 51 millions d'arbres ont été plantés. En 2004, Wangari Maathai fut la première femme africaine à recevoir le prix Nobel de la Paix.

1980 : Suite à l'accident nucléaire de Three Miles Island en 1979 et à l'installation de missiles nucléaires en Europe de l'Ouest, 800 personnes se sont réunies pour une conférence "Women and life on Earth" aux États-Unis et ont adopté un manifeste sur les rapports entre les mouvements écologiques et les mouvements des femmes.

1980 : 2 000 femmes se sont rendues au Pentagone pour protester contre la course à l'armement nucléaire. Elles y ont apporté des marionnettes géantes, ont installé un cimetière, chanté, encerclé le Pentagone avec des fils de laine... Une manifestation pacifiste mais spectaculaire !

1981-2000 : Pour lutter contre l'installation de missiles nucléaires à Greenham Common, en Angleterre, des femmes ont occupé un camp pendant 19 ans en non-mixité. Une manière de montrer que les femmes peuvent aussi s'occuper des questions d'armement...

FÉMINISME & ANTISPÉCISME

par
Tiffany Coisnard

Il existe, à l'instar des féminismes, divers courants dans la lutte pour les droits des animaux : l'antispécisme, qui perçoit leur exploitation comme une discrimination par l'espèce, le véganisme, ou l'animalisme. Le but de cet article est d'apporter des clés de réflexion afin de mieux appréhender les corrélations entre sexisme et spécisme. Il est écrit sous un angle antispéciste, sans prétendre valoriser ce courant plus qu'un autre.



D'abord, la création même d'une catégorie « animale » invite à se questionner. Dans *La Révolution Antispéciste*, Pierre Sigler explique qu'il existe plus de points communs entre un humain et un gorille, qu'entre un gorille et une huître. Rassembler ainsi les êtres dans la catégorie "humaine" ou "animale" semble illogique, puisqu'au lieu de se baser sur les similitudes qui les lieraient, on s'appuie sur les critères qui éloignent un être du modèle unique de l'humain, voire de l'homme. Car cette classe a tout intérêt à placer l'ensemble de ce qui n'est pas un homme cisgenre blanc hétérosexuel dans d'autres catégories afin de pouvoir créer une hiérarchie dont elle est le sommet. Cette hiérarchie serait-elle la même dans une société où on ne crée pas les catégories en fonction de « tout ce qui n'est pas un homme » ?

Ensuite, cette classe des hommes se forgeant dans la création culturelle de différences avec les femmes et dans la valorisation de sa capacité à les dominer, elle reproduit le même schéma sur les non-humains. Dans une société patriarcale et capitaliste, cette domination se traduit entre autres par la consommation des catégories dominées. Les hommes consomment et rentabilisent les corps des animaux par leur exploitation institutionnalisée, et les corps des femmes par la pornographie et la prostitution, ou

l'exploitation de leur force de travail.

Enfin, cette domination se traduit par la justification d'actes de cruauté nécessaires, trouvée dans la vulnérabilité des êtres dominés. Les femmes sont considérées comme vulnérables, ce qui est souvent érotisé au cinéma, dans la publicité (pauses passives sexualisées, femmes lascivement allongées, bouches entrouvertes) ou encore dans le porno, où les femmes doivent être dévouées aux actes subis. De la même manière, on considère les animaux comme des êtres faibles pour justifier leur exploitation.

Création d'une identité sexuelle masculine basée sur l'exploitation animale

Chaque mécanisme d'oppression, des personnes racisées, homosexuelles, ou des femmes, cherche ses justifications dans la nature. Pour expliquer les viols, on parle de pulsions sexuelles. Pour justifier les violences conjugales, on évoque la nature des hommes « plus sanguins », leur « testostérone ». L'un des arguments contre l'abolitionnisme du système prostitueur est que « ça a toujours existé », insinuant que cette activité dont le principe même est la soumission des femmes aux hommes réside dans la nature. Chaque remise en question des violences patriarcales est interceptée par l'argument du « naturel ». L'ensemble des coutumes violentes sont motivées, excusées, par des pseudos-arguments fondés sur des croyances biaisées. Ainsi, toute réponse féministe est perçue comme contre-nature.

Le spécisme se fonde sur un schéma similaire.

Pour cautionner les meurtres d'animaux, on parle de chaîne alimentaire. Pour défendre leur exploitation et les violences qui en résultent (épouillage : couper ou raccourcir le bec, inséminations forcées, absence de soins, enfermement), on nie leurs capacités de sentience. Toute remise en question sera perçue comme subversive et contre-nature. Féminismes et luttes pour les droits des animaux, en condamnant des comportements massivement considérés comme naturels, se retrouvent assimilés à un bouleversement de l'ordre naturel établi, donc nuisibles à la société.

Néanmoins, il ne s'agit pas uniquement de défendre l'idée que les êtres humains sont supérieurs aux animaux, pour permettre leur exploitation. Selon les travaux de la chercheuse en anthropologie culturelle Priscille Touraille, les différences de taille entre hommes et femmes trouveraient leur explication dans des constructions sociales datant du paléolithique. Selon Françoise Héritier, « Depuis la préhistoire, les hommes se sont réservés les protéines, la viande, les graisses, tout ce qui était nécessaire pour fabriquer les os. Alors que les femmes recevaient les féculents et les bouillies qui donnaient les rondeurs. C'est cette discordance dans l'alimentation [...] qui a abouti, au fil des millénaires, à une diminution de la taille des femmes tandis que celle des hommes augmentait. »

Bien que cette hypothèse soit controversée, on remarque une tendance à favoriser les viandes et aliments forts en protéines pour les hommes. Les chercheurs d'une étude sur les hommes et le végétarisme, publiée dans le *Journal Of Consumer Research*, constatent que « pour l'homme fort, traditionnel, macho et au biceps contracté, la viande rouge est un aliment fort ». Les sociologues Achi Amédée-Pierre Atse et Kouadio Patrick Adon étudient dans leur article *Laisse-moi manger ta viande* les habitudes genrées des ivoiriens : les hommes ont la priorité sur les viandes. L'anthropologue Margarita Xanthakou, a noté dans ses recherches

menées en Grèce dans les années 80, que les femmes se privent elles-mêmes de viande pour leurs maris, car conditionnées à penser qu'ils en ont plus besoin qu'elles. Une étude québécoise a démontré que dans les foyers hétérosexuels, la cuisine est faite par les femmes dans 64 % des cas, mais que le barbecue est attribué aux hommes dans 76 % des cas. Serait-ce parce qu'on y grille de la viande ?

Les études corrélant virilité et alimentation carnée sont nombreuses. Observons le marketing des produits animaliers. Charal, avec ses slogans « hummm Charal » et « vivons forts » scandés d'une voix masculine grave, et son spot publicitaire mettant en scène une femme mordue à la fesse par son mari, suivi du slogan « Depuis combien de temps n'avez-vous pas donné de la viande à votre mari ? » véhiculant l'association femme=viande, et sous-entendant que c'est à la femme de nourrir son mari et qu'elle serait responsable de la violence de ce dernier.

Oui, manger de la viande est clairement assimilé à la virilité. L'association Peta, qui agit pour la cause animale, surfe hélas sur ces analogies dont les campagnes sexistes, font des slogans comme « last longer go vegan » ou « get passionate about food. Vegetarian live longer and love longer » qui orne la photo d'une asperge faisant tomber quelques gouttes de lait (de soja?). L'allusion sexuelle est évidente. Quand Peta cherche à cibler des hommes, les campagnes sont pensées pour les rassurer. On se souvient de la controversée image de Zahia, femme prostituée, nue et découpée au feutre comme un morceau de viande, la campagne « Boycott the circus » montre une femme noire peinte en tigresse derrière des barreaux, rappelant les « zoos humains ». L'affiche « Be nice to bunnys » présente une playmate avec un lapin, référence à la pornographie. Peta a compris qu'en érotisant les violences faites aux femmes, elle peut s'adresser aux hommes.



Vous pouvez boire une bière « au goût de vagin », ou à la « flore vaginale de pornstar ». Des publicités ne montrant que des « morceaux » de femmes comme des pièces détachées - gros plans sur les fesses chez Aubade, gros plans sur la poitrine chez Skol, Mercedes, Tom Ford, Williams - rappellent la manière dont on sépare les parties des animaux; cuisses, poitrine, langue. Une affiche de Burger King met en scène une femme devant un long sandwich arborant le titre « it will blow your mind away » (jeu de mot entre « to blow » signifiant « sucer » et « to blow away » qui veut dire « époustoufler »). Une annonce de Côté Viande montre une femme en sous-vêtement tenir langoureusement une pièce de viande suivi d'un « retrouvez les meilleurs plans crus près de chez vous ». Des photos de mode assimilent les femmes noires hypersexualisées à des panthères, en leur faisant porter des imprimés léopards ou de la fourrure... Ces pratiques commerciales retirent aux femmes comme aux animaux toute possibilité d'être perçues comme des sujets. De même, notre vocabulaire, cocotte, chienne, grosse vache, truie, poulette, chatte, gazelle, tigresse, jusqu'à « maison d'abattage » (terme désuet qui désignait les maisons closes à forte affluence, faisant directement référence aux abattoirs), participe à l'animalisation des femmes. Ce n'est pas un hasard si les défenseurs de la prostitution utilisent le terme « travailleuse du sexe ». De la même manière que cette expression invisibilise leur souffrance, le mot « viande » se substitue à « cadavre » ou « animal », rendant plus acceptable le fait d'en manger.

Lorsque les hommes portent du rose

EN SAVOIR PLUS

Approbation de l'exploitation des animaux par leur sexualisation. Dans *Sexual Politics of Meat*, et dans *The Pronography of Meat*, Carol J. Adams démontre que le marketing des produits animaliers sexualise souvent des animaux via une association femme/viande. Qui n'a jamais vu le dessin d'un cochon montrant son postérieur de manière ostentatoire, le regard aguicheur, comme le logo de Harper's country Hams ? Des poules soulevant leurs plumes, montrant leurs cuisses, des dindes dansant le French cancan, des tranches de viandes

présentées sous l'appellation « Strip Tease » sur une affiche de SatlGrass SteakHouse, des sites de food porn? Les animaux sont présentés comme voulant être mangés. Semblables aux bordels qui ne présentent jamais des femmes maltraitées, leur misère étant cachée sous les paillettes, le champagne et les produits de luxe, les animaux sont sexualisés pour masquer la torture qui les mène jusque dans nos assiettes. On entraîne le regard masculin à percevoir les femmes comme il perçoit la viande, et les animaux comme il perçoit les femmes. Tout ce qui est présenté aux yeux de la classe des hommes est érotisé et glamourisé, afin de lui rappeler le pouvoir dont elle bénéficie sur le corps des catégories dominées, le summum de la puissance masculine ne résidant pas uniquement dans leur asservissement mais aussi dans la possibilité de leur faire croire qu'elles sont dominées parce qu'elles l'ont voulu. Ainsi, peut-on s'étonner de la mise en prostitution de plusieurs orang-outans dans des bordels en Indonésie et en Thaïlande ?



Justification naturelle, hypersexualisation, contrôle sur les corps des animaux (inséminations forcées, contrôle des naissances) violences (enfermement, meurtres). Cela ne vous rappelle rien ? La logique du schéma de domination de la classe des hommes sur celle des femmes, ou sur celle des animaux, est très similaire. Le féminisme matérialiste a déjà démontré que les discriminations n'existaient pas séparément mais structurellement, avec les mêmes rapports de pouvoir et schémas d'oppression, ces derniers s'alimentant entre eux. Le spécisme existerait-il encore dans une société non-patriarcale et anticapitaliste ? D'après Carol J. Adams « Si l'être humain modèle était féministe et végétarien plutôt que mâle et mangeur de viande, alors notre idée de la nature humaine serait fondamentalement remise en cause. [...] La reconstruction de la nature humaine comme féministe inclut l'examen de la manière dont, en tant qu'humains, nous interagissons avec le monde non humain. Les droits des animaux ne sont pas anti-humains ; ils sont anti-patriarcaux » (N°3 des Cahiers Antispécistes, avril 1992)



UNE SPIRITUALITÉ FÉMINISTE *Par Louise Dubray*

Critique du livre d'Émilie Hache et réflexions sur la spiritualité féministe. L'écoféminisme naît dans un contexte de guerre froide. Il se présente d'emblée comme non-mixte, une résistance des femmes au patriarcat jugé néfaste, le nucléaire faisant peser sur les américaines une menace de destruction du vivant. Une relecture de l'histoire est alors proposée : ce sont les hommes, détenant le pouvoir, qui détruisent les corps des femmes et pillent la planète afin d'en tirer des richesses au profit du capitalisme. Elles décident de se nommer sorcières et récupèrent un pouvoir volé par les féminicides des sorcières, crimes de masse jamais cités dans les livres d'histoire. Ce mouvement antipatriarcal se repose sur ce qui était jusqu'alors dévalorisé. Le sensible ou l'émotion deviennent des notions positives, la raison et la transcendance perdent de leur éclat gratifiant. Ce que les hommes avaient nommé superflu, inintéressant, féminin, l'irrationalité ou l'irrégulier sont valorisés. On ne croit plus à l'esprit froid de Descartes. Ce qui relève du mal et de la folie sont le capitalisme et le patriarcat, deux facettes de la même pièce.

Les sorcières vont plus loin dans leur relation au spirituel. Alors que la religion est acceptée comme systémique dans nos cultures, toute autre forme de spiritualité est critiquée comme une forme de charlatanisme. Or les religions monothéistes reposent sur des fondements patriarcaux. Émilie Hache dans *Reclaim* : "C'est au sein des religions patriarcales que les femmes, les corps et la nature ont été relégués du côté de la matière et ont commencé à être dévalorisés ensemble." Dans les années 70, Carol Adams et Carol Christ veulent étudier des textes religieux, mais sont empêchées par leurs professeurs. Elles forment des groupes de travail sur les femmes et ma religion et écrivent pour la 1^{ère} fois de la théologie. Au même moment, Starhawk propose une interprétation féministe du mouvement Wicca qui prend une telle ampleur qu'il est aujourd'hui reconnu aux USA comme une religion. "La Wicca se présente comme la réinvention contemporaine de rituels païens/sorciers qui existaient en Europe au cours des siècles passés, autour du culte de la déesse. (...) Sorciers et sorcières sont des mots de l'ancienne religion de la déesse, désignant celles et ceux qui l'honorent avant de devenir chefs d'accusation de satanisme." Le patriarcat, inquiet d'une religion honorant une femme, aurait transformé le mot. La chasse aux sorcières est une chasse contre ceux qui croient en la déesse. Carol Christ propose la création d'une religion qui l'honore, considérant nécessaire de remplacer les symboles religieux actuels, qui constituent l'inconscient collectif, par des symboles nouveaux.

IMBRICATIONS ENTRE ÉCOLOGIE, CAPITALISME ET PATRIARCAT

par Claire Charlès

Partant du postulat que le capitalisme vert n'existe pas, puisque la transition écologique nécessaire à notre survie répond à une logique diamétralement opposée à celle de la société de (sur)consommation régie par les lois du monde libéral, il en découle qu'un changement radical de système économique est nécessaire pour répondre à l'urgence climatique et écologique. Or le système capitaliste s'est construit sur un modèle très proche du schéma patriarcal : le premier oppose une classe dominante, détentrice du capital et des moyens de productions, à une classe ouvrière au sens marxiste, c'est-à-dire le reste du peuple, qui n'a que sa force de travail, et doit la mettre au service du Capital. Le second émane d'une structure familiale ancestrale, où le père est le chef de famille et prend les décisions pour la mère et les enfants, qui ne sont pas en mesure de poser un seul acte d'auto-détermination. Dans les deux cas : des dominants et des dominés. Le capitalisme s'articule autour d'un système qui se veut démocratique, et met pourtant en place un chef d'Etat, qui prendra les « bonnes » décisions pour le peuple, après que celui-ci lui aura donné mandat, c'est-à-dire lui aura abandonné son libre-arbitre, et laissé son destin entre les mains. Il y a de fait une infantilisation du peuple, qui ne comprendrait pas où se situe son propre intérêt, et est réduit à accepter « pour son bien » de s'en remettre à une autorité qui décide à sa place. Bien sûr on sait que cette autorité agit dans son intérêt propre, celui de sa classe.

Il en est de même pour le chef de famille, cette famille qui est loin d'être protectrice comme on aime à le faire croire : la plupart des violences physiques et sexuelles ont lieu au sein du cercle familial. Les enfants victimes le sont souvent par un proche, une femme sur 10 connaît des violences conjugales, un tiers des viols sont perpétrés par le conjoint.

Tout part de l'idée que les femmes, plus fragiles que les hommes, car plus petites, moins musclées (Françoise Héritier nous dit que cela n'est pas un fait naturel, mais construit par le biais d'une alimentation différenciée), devraient être protégées, comme d'éternelles enfants. Il en est très vite découlé le mensonge qu'elles étaient, comme ces derniers, incapables d'autonomie et de réflexion mûre, que par conséquent l'autorité d'un homme devait succéder à celle du père, dans l'intérêt de chaque femme. Cette idée de protection et de bienveillance est capitale, c'est le cas de le dire, dans tous les systèmes de dominations existants. De même la colonisation a pu exister

à cause de cet argument, central, de bienveillance : partant du principe qu'il y avait des civilisations sachantes, et d'autres dépourvues du savoir, il était du « devoir » des premières d'apporter la lumière aux secondes. Ce au détriment de leur volonté, en volant en réalité leurs ressources, leurs vies, les infériorisant et les réduisant en esclavage, s'appropriant leurs corps de toutes les façons possibles (le viol systématique des esclaves africaines afin de s'approprier leur ventre et leur descendance) au nom de l'apport de la « civilisation ». Cette domination perdue dans le néolibéralisme colonial, qui fabrique des pays forts et des pays faibles économiquement, et perpétue cet état de fait par un pillage continu des ressources des pays dits sous-développés. Citons le géant Nestlé, qui s'approprie sols et nappes phréatiques en Afrique et ailleurs, pour piller l'eau et en faire sa propriété, devenant alors une marchandise à vendre. Le capitalisme a ainsi créé des monstres meurtriers, dont notre consommation permet l'existence. Tout cela justifié par des valeurs patriarcales, paternalistes (le welfare capitalism -ou paternalisme- d'Henry Ford) : un juste retour des choses pour l'occident qui a apporté la civilisation aux peuples colonisés. Tout comme le patron obtient la juste rémunération qui lui est due, lui qui a « donné » du travail aux salarié-es, tout comme le mari obtient une juste compensation sexuelle, lui qui apporte confort à son épouse et subvient à ses besoins, pour qu'elle n'ait pas à affronter le dur monde extérieur...

Cette entourloupe de la bienveillance et de la protection du plus faible est commune à toutes les formes de domination. Des anthropologues défendent l'idée que la domination masculine est la première de toutes, les autres s'étant construites selon son modèle, idée assez aisée à envisager intuitivement, car toute vie en commun des êtres humains s'est bien établie autour d'une cellule familiale primitive.

On constate aussi que la façon dont les êtres humains s'approprient la nature et l'exploitent, sur laquelle ils pensent avoir des droits, est semblable à celle dont les hommes utilisent les corps des femmes, se l'approprient en le chosifiant, et même, le détruisent, comme ils détruisent la nature.

Le jour où la liberté des opprimé-es reprendra ses droits, nous aurons une chance de sauver la planète.



[www.facebook.com/
effRONTees](http://www.facebook.com/effRONTees)



[twitter.com/
effRONTees](https://twitter.com/effRONTees)



leseffrontees@gmail.com
leseffronte-e-s67@gmail.com
rennes.effrontees@laposte.net

